

vous, plus qu'à tous les autres, *bonne et heureuse année* ! Daigne Jésus, l'ami de tous ceux qui souffrent, envoyer vers vous ses anges ; ou plutôt, qu'il vienne lui-même, sous l'image d'un Vincent de Paul, vous secourir et sécher vos pleurs. Que la Sœur de charité, confidente de vos peines, adopte vos enfants malheureux. Souvent, cette année encore, elle ira frapper à la porte des riches : oh ! qu'on ne la rebute jamais, puisque c'est pour vous qu'elle demande de l'argent ou du pain au nom de Jésus-Christ.

Au milieu de vos épreuves, murmurez-vous ? vous laisserez-vous aller au découragement et au désespoir ? Oh ! non, mais exposez au Père céleste vos besoins et vos peines ; il a promis lui-même que l'humble prière du pauvre percerait les nues, et ne pouvait manquer d'être exaucée.

Vous, petits indigents, dites Jésus, c'est nous, Les pauvres, les petits, qui prions à genoux. S'il passe un riche enfant, léger comme la biche, Montrez-lui nos lambeaux, notre froide pâleur ; Qu'il donne un peu d'argent, nous rendrons du bonheur. C'est l'aumône du pauvre au riche !

Pourquoi sur l'innocent répandre les douleurs ? Nous n'avons pas de tache à laver dans nos pleurs, Car nous quittons le ciel et les saintes phalanges. Pitié, Dieu de l'enfance et de la pauvreté ! Nous avons la misère avec la pureté, Les haillons de Lazare et la robe des anges !

Mais la mort sera belle ! Au lieu d'habits fangeux, Nous prendrons l'auréole et des corps lumineux. Eh bien, sois donc béni, Seigneur ! toi qui nous gardes La foi pour adoucir notre coupe de fiel, Et nous montrer du doigt tous les palais du ciel, Par les fenêtres des mansardes !

LOUIS DES LYS.

LES ÉTRENNES

Voici le premier de l'An avec ses poignées de mains, ses souhaits, ses visites, ses dîners, ses bals, ses étrennes.

Des étrennes, je ne vois que cela depuis un mois dans toutes les vitrines du commerce.

Ici des pelisses aux tons minaudants, là des pierrieres aux reflets chatoyants. Tout cela coûte bien cher. Et puis, j'aurais de l'argent que ça ne me dirait rien.

J'aime les livres. D'instinct je m'arrêtera à la devanture des librairies. Ce luxe d'insanités dorées sur tranche que le mauvais goût du marchand exhibe depuis quelque temps, comme le *plus ultra* de l'Art Divin, m'énervé. Je passe outre sans m'attarder.

J'ai de commun avec l'âne, entr'autres qualités, la sobriété. A toutes ces pyramides de bouteilles et de pièces montées qu'exposent épiciers et pâtisseries, je préfère le chardon artificiel qui fleurit dans la vitrine d'une modiste de la rue Notre-Dame. Il y a du travail là-dedans, mais comme cadeau du jour de l'An, ça ne vaut rien.

J'en passe, et des meilleurs, pour m'arrêter devant un bazar de jouets d'enfants.

* *

Salut à vous, pantins et polichinelles de toute couleur et de toute taille. Vous avez cela de commun avec vos homonymes et congénères de la société humaine, que, par le nombre les premiers sur la scène, vous attirerez les regards.

Il y en a des bleus, des blancs et des rouges, tout comme parmi les grands.

Voici l'Arche de Noé — une boîte d'allumettes sur un sabot : et dedans, pêle-mêle, des girafes, des bœufs, des chevaux, etc., tout cela fait au couteau, grossièrement, sur un modèle uniforme, que ça ressemble à des petits bancs à quatre pieds qu'à toute autre chose.

Ici des poupées, des *catins* autrement dit, petits sacs de son, affublés au sommet d'une tête en papier mâché, rose comme les joues fardées d'une fille de rue. Il y a des *catins* mères, hautes d'un pied qui tiennent dans leurs bras des *catins* bébés longs de trois pouces.

Au fait pourquoi donne-t-on toujours aux pou-

pées des têtes de femme, et jamais des têtes d'homme ?

Cela n'est ni un polichinelle ni une *catin*, c'est un bonhomme. Ainsi, du moins, m'informe un petit gamin auprès duquel je me suis renseigné. Il a l'air tout chose le bonhomme, raide comme un tambour major.

Entre une trompette tapageuse et un sabre de fer blanc, une boîte d'outils de menuisiers. Elle comprend une scie, un rabot, une lime, un ciseau, un maillet, un compas et une équerre. Le tout tiendrait dans une poche d'habit.

A côté, un maçon qui, la truelle d'une main et le marteau de l'autre, s'agit comme un possédé quand on tourne la manivelle qui, au moyen de fils de fer cachés, met tous ses membres en branle.

L'énumération complète serait trop longue ; je cite au hasard : des balles en caoutchouc, des cerceaux, des cricris, des cornemuses, des sifflets, des voitures, des traîneaux, des locomotives, des bateaux à vapeur, etc, etc, etc.

* *

Il n'est rien pour distraire des misères de la vie comme les souvenirs agréables du jeune âge. Le charme de ces tableaux ramène victorieusement l'esprit rebelle à la contemplation du foyer, ce premier facteur de la société ; il fait aimer la famille et les vertus domestiques, il fait aimer la société et les vertus civiques.

Qui de nous, à l'approche du Nouvel An, ne se rappelle les émotions ressenties autrefois en ce jour béni du jeune âge. Il fallait, la veille au soir, nous mettre au lit presque de force, tant nos sens surexcités par l'attrait des bonbons et des étrennes du lendemain répugnaient au sommeil. Et une fois endormis, quels rêves !

Suivant sa condition de fortune chacun voyait descendre du ciel, invariablement par la cheminée, traîneaux luxueux, cheval de bois, shako de husard, sabre de fer blanc, petits canons, petites voitures, chiens de faïence, pantins, fusils, tambours, etc.

Et au matin quel réveil, quels cris de joie à la vue des bas remplis de bons hommes en sucre, de balles en caoutchouc, de pantins grimaçants. C'était plus que de la joie, mais du délire. Et les mères heureuses de tant de joie chez ces petits êtres tant aimés déjà, se surprenaient à les aimer davantage et les embrassaient tendrement.

C'est que pour eux, les enfants, il n'y a dans toute l'année qu'une date, celle du premier de l'an ; et dans ce jour qu'une heure, celle des étrennes.

Que leur importe et les bals entrevus par la porte du salon, et les dîners auxquels ils assistent peut-être, et les souhaits qu'ils entendent. Tout cela sera oublié demain : mais le souvenir des étrennes ne s'effacera jamais de leur mémoire.

Et cependant que d'enfants s'éveilleront jeudi pour constater qu'il n'y a rien pour eux dans l'âtre, pas même de feu. Ce sont les pauvres.

La déception leur mettra plus de froid dans l'âme que n'en mettra dans leurs membres la bise glacée qui entre en sifflant par les fentes de la porte.

Ils avaient entendu leurs camarades de rue parler d'un bon saint Nicolas, qui descend comme cela, par la cheminée, la veille du Jour de l'An, pour donner des joujoux aux bambins. Ils s'étaient couchés confiants, tellement heureux à l'idée des joies du lendemain qu'ils ne s'étaient pas aperçus qu'ils avaient faim.

Rien dans l'âtre que des cendres éteintes depuis longtemps, rien dans l'âme qu'une déception amère.

Et l'on s'étonnera après cela, pauvres petits, que vous grandissiez dans l'envie et la haine, pour finir plus tard par le vol et le meurtre.

* *

Je suis revenu de ma promenade mes poches pleines de bibelots. Cela m'a coûté une cinquantaine de sous.

Hélas ! que ne suis-je assez riche pour en acheter des milliers.

Le jour de l'An, les enfants du pauvre comme ceux du riche n'ont faim que d'étrennes.

JULES GRIFFARD.

NOS GRAVURES

LA GARE DU GRAND TRONC

Montréal compte cinq gares, dont trois dans la partie Est et deux dans la partie Ouest. Celles de l'Est sont insignifiantes comparées aux deux autres, car *Mile End* et *Hochelaga* sont en tout semblables aux stations de peu d'importances.

Il n'y a que celle appelée *Da'housie* qui mérite d'attirer l'attention, à cause des immenses travaux de son mur de revêtement.

Dans l'Ouest, c'est autre chose depuis 1888.

En effet, ce fut durant le cours de cette année que l'on construisit, au prix de \$300,000 chacune, les deux gares du Grand-Tronc et du Pacifique. Ces deux édifices, aux proportions colossales et d'un style entièrement différent, font l'orgueil de plusieurs.

Parlons aujourd'hui du Grand-Tronc.

Placée sur le site de l'ancienne gare du chemin de fer Lachine, l'une de nos premières voies ferrées, elle se trouve presque au centre de la métropole. Son aspect extérieur lui donne une apparence lourde, néanmoins elle gagne à être examinée en détail. Ses murs sont de briques rouges incrustés de décoration en *terra cotta*. La toiture est d'ardoise.

La bâtisse a 240 pieds de longueur sur 100 pieds de profondeur. Elle est divisée longitudinalement en deux sections. La plus large contient les bureaux. Au milieu se voit la salle d'attente générale qui mesure 61 pieds de longueur, 54 pieds de profondeur et 44 pieds de hauteur. Tous s'accordent à la dire magnifique. A côté se trouve la salle d'attente des passagers de première classe, richement aménagée, et la salle à dîner. Ces deux pièces mesurent chacune trente pieds par vingt-six et vingt de hauteur.

Il y a de plus une petite mais somptueuse chambre destinée aux dîners privés.

Partout s'étale un luxe princier.

La seconde section forme un immense portique de deux cent trente-sept pieds de longueur par trente-sept de profondeur et quarante-quatre de hauteur.

Toutes les salles ont une sortie sur ce portique.

C'est là qu'ont lieu les derniers épanchements entre ceux qui partent et ceux qui restent, car les gardiens ne permettent pas aux gens qui n'ont pas de billets de se rendre plus loin.

Les appartements du second étage sont destinés aux bureaux des chars Pullman et Wagner, à la librairie, aux caissiers, aux surintendants et aux conducteurs.

Toute la bâtisse est chauffée à l'eau chaude. La fournaise est placée dans une chambre en fer hermétiquement close, de sorte qu'en cas d'inondation, les étages supérieurs ne souffrent pas du froid.

Une grande vérandah entoure l'édifice et la rue mesure en face, cent pieds de largeur. Somme toute, on y trouve tout le confort désirable et toutes les améliorations possibles.

UN PAYSAGE SUR LE RIDEAU

Qui n'a entendu parler de Kingston, l'ancien Cataracoui des voyageurs, l'ancien fort Frontenac de la Nouvelle-France.

De nos jours c'est le point de départ des touristes soit pour un voyage sur les lacs, soit à travers les Mille-lacs, mais ce que l'on semble ignorer c'est que les alentours de la seule ville fortifiée d'Ontario sont extraordinairement pittoresques. Pour vous en donner une idée, nous avons reproduit cette photographie d'un pique-nique sur le bord de la rivière Rideau, à l'endroit où le chemin de fer du Grand Tronc la traverse.

N'est-ce pas que c'est charmant !

N'est-ce pas que toute cette verdure, ce site, ce parfum des champs — qu'on s'imagine respirer — le contentement qui paraît régner tout reporte votre idée en arrière ou vous fait désirer vivement la venue du printemps ?

Hélas ! la neige crie, le vent siffle, le froid gèle. Brrr....

E.-Z. MASSICOTTE.